



MONTENARO / PARENZAN

Das Rheingold

L'Ariane d'Elisabeth Meyer-Topsoe ne peut, en revanche, être citée qu'en troisième lieu : sans reproche pourtant, mais vocalement centrée sur l'aigu, donc avec un poids insuffisant pour l'évocation du « Totenreich », et paraissant scéniquement un peu contrainte ou inhibée. Michael Pabst a les forces percutantes de Bacchus, appréciables dans la disette actuelle, mais pas vraiment son charme conquérant, ni son aisance. A leurs côtés, de bons seconds rôles, malgré quelques difficultés de justesse chez Naiade (Gaëlle Méchal).

Avec un orchestre impeccable et scintillant, Günter Neuhold a assuré une direction brillante, lumineuse, où il manquait toutefois un peu trop, comme sur le plateau, les ombres et les demi-teintes, et finalement ce qui sous-tend l'apothéose grandiose du finale, et transfigure le divertissement viennois offert au maître de maison en tragédie à l'antique : ce qui échappe à l'anecdote en somme, et prend couleur d'éternité.

François Lebel

TRIESTE

Das Rheingold

Wagner

Albert Dohmen (Wotan) – Jean-Marc Salzmann (Donner) – Walter Coppola (Froh) – Hubert Delamboye (Loge) – Jürgen Linn (Alberich) – Helmut Pampuch (Mime) – Johann Tilli (Fasolt) – Dieter Schweikart (Fafner) – Jane Turner (Fricka) – Rosa Ricciotti (Freia) – Ortrun Wenkel (Erda)
Woldemar Nelsson (dm) – Frank Bernd Gottschalk (ms) – Jürgen Aue (dc)

Teatro Verdi, 24 mars

De retour dans ses murs, le Teatro Verdi de Trieste vient de lancer son projet le plus ambitieux : la *Tétralogie*, dans une ville qui a toujours entretenu des rapports privilégiés avec l'œuvre wagnérien, sans doute en raison de l'atmosphère mit-

teleuropa qui prévaut dans le Frioul. On mesure donc l'impatience du public à l'approche de la première de *L'Or du Rhin*, confié à un chef qui a fait ses preuves au Festival de Bayreuth, et à un metteur en scène parmi les plus intéressants accueillis au Teatro Verdi, ces dernières années (*Der Geburtstag der Infantin* et *Der Freischütz*).

De fait, le spectacle a obtenu un beau succès, amplement mérité en ce qui concerne la partie musicale. Sur le plan visuel, on le sait, la *Tétralogie* est un véritable défi pour celui qui s'y attaque. Frank Bernd Gottschalk, pour sa part, choisit la voie de la stylisation, un peu à la manière de Wieland Wagner. Le premier tableau, hélas, est raté, adoptant une solution scéniquement maladroite et discutable ; le Walhalla est à peine plus réussi, et il faut attendre le Nibelheim pour voir s'imposer une conception cohérente. Dans la perspective des trois journées à venir, il est impératif que Gottschalk et son décorateur, Jürgen Aue, se montrent plus incisifs dans leur démarche, y compris dans la direction d'acteurs, qui manque encore d'impact. Peu convaincant dans le répertoire italien, Woldemar Nelsson, chef principal du Teatro Verdi, retrouve ses marques dans Wagner, dont il maîtrise le phrasé avec un sens aigu de la manière d'intégrer le chant au discours orchestral. Sous sa baguette, les instrumentistes donnent le meilleur d'eux-mêmes, en particulier dans l'apparition d'Erda et la scène finale, bien équilibrée entre fosse et plateau, et d'une majesté suffisante.

Dans la distribution, on retient d'abord le beau Wotan d'Albert Dohmen (le Wozzeck de Claudio Abbado, l'an dernier, à Salzbourg), au timbre percutant et au phrasé intuitif : on l'attend maintenant dans *La Walkyrie* où le dieu des Dieux, impulsif et juvénile dans *L'Or du Rhin*, se fait plus méditatif et introverti.

D'un grand relief également, le Loge d'Hubert Delamboye, le Mime bien connu d'Helmut Pampuch, le Donner efficace de Jean-Marc Salzmann, ainsi que les sonores Géants de Johann Tilli et Dieter Schweikart. L'Erda d'Ortrun Wenkel ne réserve plus beaucoup de surprises, mais elle demeure une artiste avec laquelle il faut compter, aux côtés de la Fricka toute d'élan et d'agressivité de Jane Turner.

Souhaitons que Trieste réussisse à maintenir cette qualité musicale, pour les volets ultérieurs.